

## AFRIQUE DU NORD

ANDRÉ Marc, *Femmes dévoilées. Des Algériennes en France à l'heure de la décolonisation*, Lyon, ENS Éditions, 2016.

Le premier plaisir que l'on éprouve à la lecture de ce livre, c'est celui de plonger dans une belle écriture, simple et élégante à la fois, précise et savante quand il le faut. Tout y concourt, depuis les titres et sous-titres de chapitres jusqu'au style adopté dans les analyses elles-mêmes. Les autres satisfactions sont d'ordre moins esthétique, mais elles sont tout aussi importantes et l'on va tenter ici de les partager.

Commençons par le titre : *Femmes dévoilées. Des Algériennes en France à l'heure de la décolonisation*. Il ne s'agit nullement d'un « énième » ouvrage sur le port du voile – même si la question est furtivement abordée. L'ouvrage se propose de « dévoiler », c'est-à-dire de révéler, de mettre au jour, quasiment au sens photographique du terme, la situation et la position des femmes algériennes à Lyon durant la période qui va du début des années 1950 à 1962. Le choix d'un espace temporel et géographique resserré permet d'ajuster la focale sur les individus et le groupe, de restituer avec finesse leurs stratégies et celles des institutions qui les entourent.

Quant à l'image du dévoilement, elle s'avère ici tout à fait pertinente tant ces femmes ont été occultées à la fois par l'administration française, la presse, la société globale en son ensemble, mais aussi, par la suite, par les autorités algériennes. Il s'agit donc pour l'auteur de retrouver ces Algériennes, de leur redonner à la fois de la visibilité et de la voix à travers une quête archivistique fine et précise dans les archives administratives, la presse, mais pas seulement. Car, à côté des premières citées, qui imposent leur vision, le plus souvent empreinte d'orientalisme et de paternalisme, voire de jugements politiques quand il s'agit de femmes engagées dans le combat national, Marc André juxtapose des photos intimes et de groupes ainsi que les témoignages des Algériennes elles-mêmes (plus de 25 présentés dans les annexes). C'est la méthode qu'avait suivie – en partie – Pierre-Jean Le Foll Luciani<sup>1</sup> dans sa thèse sur les Juifs anticolonialistes. Et elle réussit à merveille, permettant de dépasser les représentations que les diverses instances avaient de ces femmes. L'historien donne toute leur place à leur parole et à leur corps dans le récit historique, sans s'effacer néanmoins devant son corpus archivistique et sans renoncer non plus à son rôle – analyser, faire comprendre. Ainsi se noue un dialogue permanent entre les diverses sources pour révéler celles que l'on peut considérer comme des « subalternes » pour reprendre la catégorie utilisée par Gayatri Chakravorty Spivak<sup>2</sup>. Ici, elles parlent, racontent leur parcours, le commentent. Ce qui permet, d'ailleurs, de réfléchir à cette notion de subalternes, tant les femmes analysées par Marc André démontrent leur capacité à se mouvoir dans les cadres de la société coloniale, voire à la remettre en question ou la bousculer.

1. Pierre-Jean Le Foll-Luciani, *Les Juifs algériens dans la lutte anticoloniale. Trajectoires dissidentes (1943-1965)*, Rennes, PUR, 2015.

2. Gayatri Chakravorty Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

Ainsi le plan choisi n'est-il pas chronologique mais emprunte le cheminement du dévoilement progressif. La première partie « Anonymats » analyse les représentations que se font les diverses administrations de ces femmes, mal connues, ou victimes des stéréotypes orientalistes communs. Les deux attitudes – méconnaissance et préjugés – participent à leur invisibilité dans l'espace urbain à un moment où les migrations algériennes sont encore, le plus souvent, le fait d'hommes seuls. Car noyées dans l'anonymat d'un quartier où les Algériens sont minoritaires ou dans les bidonvilles qui se développent dans la conurbation lyonnaise, elles passent, le plus souvent, parfaitement inaperçues dans l'espace public. Cette invisibilité est renforcée par le fait qu'elles ont adopté la mode vestimentaire du temps, échappant ainsi aux représentations courantes. Les photos les montrent, jeunes femmes en jupes courtes et cheveux au vent arpentant les rues de la capitale des Gaules.

La deuxième partie les saisit en mouvement, depuis la migration, l'accueil qui leur a été réservé par les institutions françaises et l'insertion dans la société globale. On les voit nouer des liens, créer des réseaux amicaux, professionnels et d'entraide, bref, être parfaitement actrices de leur sort, même s'il est parfois difficile et traversé d'embûches. Les années Cinquante sont aussi marquées par le contexte de guerre qui trouve un écho en France. Les Algériennes lyonnaises s'engagent dans le conflit et c'est l'objet de la troisième partie. Marc André analyse les différentes modalités de cet engagement, depuis les missions de liaison, l'accueil des militants – et des militantes –, mais aussi la participation à des actions armées. Cet engagement leur vaut d'être parfois arrêtées, emprisonnées ou de prendre la fuite pour y échapper. L'auteur met également la focale sur leurs stratégies de défense face à l'administration répressive. Elles jouent en particulier de leur « féminité » et des codes culturels qui leur sont attribuées (celui, en particulier, de femmes soumises) pour améliorer leur sort quand elles sont arrêtées. L'auteur nous plonge ce faisant au cœur des luttes fratricides qui ont opposé les Algériens durant cette période. Il nous parle à la fois des militantes du mouvement messaliste et de celles qui se sont rangées sous la bannière du Front de libération nationale. C'est un des intérêts majeurs de ce livre que de rendre toute la complexité à cette période.

Enfin, le dernier chapitre est placé sous le double signe du désengagement, à la fois volontaire, mais aussi forcé des femmes sur la scène publique après 1962. Dès les premiers moments de l'indépendance, les hommes algériens reprennent la main et contribuent à effacer le rôle des femmes dans le combat commun. Celles-ci ne restent cependant pas inactives comme le révèlent des institutions (telle l'Amicale des femmes algériennes) qui prolongent leur engagement. Mais force est de constater que celles-ci s'étiolent au fil du temps, au fur et à mesure que les militantes les quittent pour de multiples raisons, et en raison du peu d'écho qu'elles rencontrent auprès des autorités algériennes. Aujourd'hui, ces femmes se trouvent partagées – ce qui n'est pas forcément synonyme de déchirement mais d'appartenances plurielles – entre la France et l'Algérie, terre natale mais pas forcément terre d'accueil.

L'intérêt de cet ouvrage est le choix d'une approche à la fois historienne – marquée en particulier par le souci de l'archive tant dans sa recherche que dans son exploitation, on l'a souligné – et anthropologique, caractérisée par la finesse des analyses des objets et des actes du quotidien. La définition des Algériennes choisie par Marc André est originale. Car à celles qui viennent effectivement d'Algérie et sont de culture musulmane, il ajoute les femmes qui sont devenues

algériennes par leur mari et qui ont aussi épousé leur combat dans les années 1950. Tout à fait révélateur de la démarche de l'auteur est aussi le rôle donné aux photographies. Issues de la presse locale ou des albums de famille, elles ne jouent pas un rôle anecdotique ou illustratif. Subtilement analysées, sans jargon inutile et lourdeur théorique si courants aujourd'hui, parfois commentées par les témoins, elles révèlent toute la multiplicité des formes de présence des femmes algériennes, déambulant en « choucroute » comme le voulait alors la mode de l'époque dans les rues de Lyon ou coiffées d'un simple foulard dans les bidonvilles, saisies dans leur milieu de travail ou lors de réunions militantes. L'auteur restitue à ces femmes toute leur « agency », depuis la migration parfois subie, parfois voulue, jusque dans leur engagement dans le combat pour l'indépendance. On les voit ainsi réagir contre les forces qui les contraignent, celles qui les assignent à une image ou à une place. Prenons un exemple. Face aux assistantes sociales qui les renvoient à une image fantasmée de la « femme arabe », elles ressentent une violence qui peut les pousser à refuser l'aide proposée ou à l'utiliser avec distance. Il est toutefois à noter que la condescendance marquée par les travailleurs – et travailleuses – sociaux sur les « usagers » (tel est en effet le terme employé pour désigner les personnes aidées) n'est pas seulement destinée aux populations algériennes. Elle est également présente dans d'autres contextes et renvoie à une conception de l'aide sociale, encore engluée dans les représentations philanthropiques du XIX<sup>e</sup> siècle, il est vrai mélangées ici au mépris orientaliste. Au total, Marc André donne aux lectrices et lecteurs un vrai plaisir de lecture, et une leçon de méthode.

Colette ZYTNICKI